

## I. REPÈRES BIOGRAPHIQUES : LES DEUX VIES DE FORD MADOX FORD

Il est difficile en ce qui concerne Ford Madox Ford de se dispenser de l'éclairage biographique, tant il y a eu dans son cas d'interpénétration entre la vie et l'œuvre. Que son œuvre reflète sa vie est banal. Ce qui l'est moins, c'est que ses romans préfigurent sa vie<sup>1</sup>, en présentent le scénario et que l'on y trouve une exploration psychologique pénétrante des rôles qui furent les siens dans la réalité.

Né Ford Hermann Hueffer, Ford a eu deux vies, toutes deux consacrées à l'écriture : la première qui culmina avec *The Good Soldier*, son quarante-quatrième livre et dernier roman signé Hueffer. La deuxième après la guerre, sous le nom de Ford Madox Ford, pseudonyme légalement adopté sous lequel il est entré dans l'histoire littéraire anglaise. Cette deuxième vie, de 1919 à sa mort en 1939, suit un cours parallèle à la première en ce qu'il a deux carrières : celle d'écrivain et celle de rédacteur en chef d'une revue littéraire. En 1924, c'est de Paris qu'est publiée *The Transatlantic Review* aussi remarquable et aussi fragile financièrement que l'avait été son aînée *The English Review* à Londres pendant l'année 1909.

Ford Hermann Hueffer naît en 1873 à Londres dans un milieu culturellement très favorisé. Son père allemand Francis Hueffer a quitté l'Allemagne pour l'Angleterre où il exerce les fonctions de critique musical pour le *Times*. Il y a épousé la deuxième fille du peintre Ford Madox Brown, que l'on désigne généralement comme le « père des préraphaélites ». Le couple eut deux autres enfants : Oliver, le préféré, d'après Ford, puis une fille, Juliet, tous deux

---

1. « [...] reading about Ford's early years in the diary of Mr Garnett's Aunt Olive, I first sensed the amazing consistency, the unchangeableness, even, of [Ford's] personality. ». (Moser XIII)

doués et singulièrement beaux. Ces enfants étaient fréquemment en contact avec les autres petits enfants de Ford Madox Brown, leurs cousins Rossetti<sup>1</sup> qui étaient des prodiges ainsi qu'avec la tribu des Garnett. L'atmosphère de ce que l'on a pu comparer à une serre était éminemment et uniquement intellectuelle et artistique. Les rapports de Ford avec son père qu'il perdit relativement tôt de « quelque chose au cœur<sup>2</sup> » ne furent pas faciles ; Ford était très impressionné par sa rigidité ; ayant peur de n'être pas assez brillant, il redoutait les commentaires paternels. Ford rapporte que son père l'avait traité de « *patient but extremely stupid donkey* » (AL) (Mizener 5), et lui avait enjoint, quoi qu'il fasse dans la vie, de se garder d'écrire. C'est cependant à son père qu'il doit l'amour de la Provence et de la poésie des troubadours qui a littéralement illuminé sa vie.

À la mort de Francis Hueffer en 1889, sa veuve alla s'installer avec ses deux fils chez Ford Madox Brown, que Ford aimait et admirait profondément. Ce grand-père est une des clefs de la construction psychologique de Ford pour qui il fut le modèle. C'est de lui que Ford tient et son caractère passionné donc égoïste et son altruisme, sa capacité à travailler quels que soient les aléas de sa vie privée : « *[Ford's] personal affairs might be in an agonising muddle but his intellectual detachment and devotion to the arts he practised or appreciated never faltered. Nothing, unless he was actually incapacitated by illness, deflected him from his work, although he found stimulus in social contacts and always enjoyed parties.* » (Goldring 163) La détestation des critiques et éditeurs qui fut celle de Ford est un avatar de l'anti-académisme forcené de Brown, lequel avait d'ailleurs tout simplement interdit à ses petits-enfants de devenir autre chose qu'artistes ou écrivains. Il les avait en effet prévenus que si jamais l'un deux se mettait en tête de faire une carrière « commerciale », ce qui pour lui incluait aussi le droit ou les carrières administratives, il les jetteait dehors. De fait, ils étaient « *trained for genius* » avec le lot de peurs et d'angoisses que cela comportait. Ford en prit son parti

---

1. La mère de Ford, Catherine Hueffer, était la fille que Ford Madox Brown avait eue de son second mariage. Sa demi-sœur Lucy avait épousé l'écrivain William Michael Rossetti, frère de Dante Gabriel et Christina Rossetti.

2. Titre de la traduction de Jacques Papy, cf. bibliographie.

sans tarder, choisit la littérature et publia son premier livre à l'âge de dix-sept ans, un conte de fée pour enfants appelé *The Brown Owl*, long de cent soixante-cinq pages illustré par son grand-père. Il ne reposerait la plume que pour s'engager en 1915 et vivrait toujours de l'écriture, plus souvent mal que bien. À vingt ans, il est marié, à vingt-trois ans père d'une petite fille. À vingt-cinq ans, il rencontre Conrad que lui amène son éditeur, Edward Garnett.

La personnalité de Ford est complexe. H. G. Wells, qui le connaissait bien témoigne :

[...] *he has become a great system of assumed personalities and dramatized selves. His brain is an exceptionally good one and when first he came along, he had cast himself for the role of a very gifted scion of the Pre-Raphaelite stem, given over to artistic purposes and a little undecided between music, poetry, criticism, the Novel, Thoreau-istic horticulture and the simple appreciation of life*<sup>1</sup>.

Il semblait à H. G. Wells que Ford lui-même ne s'y retrouvait pas. Comme beaucoup d'écrivains, Ford devait être seul pour écrire mais le contact d'autres écrivains lui était indispensable. Il n'avait cependant rien de l'ours qu'était un Flaubert. Sa vie sociale, nous ne dirons pas mondaine vues la frugalité et la simplicité que sa nature profonde et ses finances lui imposaient, était riche et chaleureuse, essentielle à son équilibre. Même et peut-être surtout après la guerre, vivant en France, alors qu'il avait cinquante ans, Ford parvenait à voir ses amis, danser au bal Bullier, diriger une revue et écrire.

Plus tard dans sa vie, Ford attribuera à ce qu'il appelait lui-même son « *placid exterior* » certains des malentendus qui ont émaillé sa vie. Il insiste très fréquemment sur l'air stupide de ses personnages et sur l'opacité de leurs yeux bleus. On peut y voir une référence à lui-même, la bouche toujours un peu ouverte et le visage impassible, car après tout on n'avait pas besoin de passer par Eton pour apprendre à ne rien laisser paraître. Les interlocuteurs de Ford ne savaient pas toujours quelle attitude adopter avec lui et s'inquiétaient souvent de son sérieux (était-il « *in earnest?* ») question qui le blessait puisqu'enfin son œuvre parlait pour lui. Il

---

1. H. G. Wells, *Experiment in Autobiography* (London : Gollancz, 1934 II, 617).

se mettait souvent dans des situations incongrues, ce qu'il appelait « *[his] faculty to run up against oddnesses* » puis – never complain, never explain – refusait de s'expliquer.

Ford dira que l'âge qu'il donnait aux autres écrivains était fonction non de leur date de naissance mais de celle de la parution de leur premier livre, ce qui explique peut-être la facilité avec laquelle il a accepté de collaborer avec Conrad. Joseph Conrad (1857-1924), son aîné de dix-sept ans, n'en était qu'au début de sa carrière d'écrivain. De ce point de vue-là, la différence n'était pas si grande. Cependant lorsque Ford faisait référence à sa propre notoriété, utilisant de façon répétée des expressions telles que « *the most boomed author in England* », ou « *the best stylist in England* », c'était avec un sens de l'autodérision qui n'a pas toujours été perçu.

L'amitié de Ford et de Conrad, presque passionnée, fut immédiate et ils décidèrent de travailler ensemble. Qu'avaient-ils en commun ? Ils formaient *a priori* une paire improbable mais avaient l'un et l'autre la même passion de l'écriture, le même amour de la langue française qu'ils parlaient entre eux et la même dévotion pour Flaubert. Tous deux maîtrisaient trois langues. Et, comme l'a remarqué un des biographes de Conrad :

*At the time of their first meeting, in the autumn of 1898, they possessed an additional bond : an undisguised desire to escape from a wife and a new-born child. (Meyer, 138)*

On sait que les deux hommes ont collaboré pour trois romans tout en continuant à écrire et publier chacun de son côté. La part la plus importante de la collaboration fut le dialogue qu'ils poursuivirent jusqu'en 1908-1909, année de leur brouille. Il semblait n'exister qu'un seul sujet de conversation : leur travail de « *conscious artists* », la mise au point et le réglage de techniques susceptibles d'aboutir aux effets qu'ils voulaient rendre pour recréer leurs impressions. Le livre intitulé *Joseph Conrad, A Personal Remembrance* que Ford consacra à son ami immédiatement après sa mort porte le témoignage de ce travail et de l'atmosphère dans laquelle ils collaboraient.

Ce que Ford apporta à Conrad fut sa connaissance approfondie de la langue anglaise orale et idiomatique si riche en images dont il

ne se lassa jamais. Et les dates montrent que ce que Conrad a écrit de meilleur l'a été tandis que Ford veillait sur lui :

*[...] during those years when the emotional atmosphere surrounding him was warmed by the inspired breath of Ford Madox [Ford]<sup>1</sup>.*

Conrad ne parla jamais de ce que leur collaboration avait représenté pour lui. Ford ne sut jamais ce qu'il pensait de lui ni s'il lui portait de l'affection. Du déséquilibre de leur implication émotionnelle, l'un des « secrétaires » et premiers biographes de Ford dit :

*In most human relationships, there is one who kisses and one who submits, from whatever secret motive, to the proferred embrace. Conrad, in spite of the very warm affection he felt for Ford before they quarrelled, was always the one who submitted. (Goldring 66)*

Les raisons apparentes de leur désaccord sont multiples : Ford n'était pas un mari fidèle et lorsqu'il partit vivre à Londres avec la romancière Violet Hunt<sup>2</sup>, laissant derrière lui sa femme et ses filles, la sympathie de Conrad alla à la jeune épouse de Ford, Elsie. L'extérieur placide de Ford cachait un tempérament passionné et il aimait la compagnie des femmes. Elsie n'accepta jamais de divorcer mais Ford voulut vivre de façon ouverte avec ses compagnes successives. Après la guerre, c'est à la jeune artiste peintre Stella Bowen, australienne, qu'il proposa de partager sa vie en France et c'est avec une autre femme peintre, Janice Biala, sa « *patient New Yorker* », qu'il vécut les années trente jusqu'à sa mort deux mois avant le début de Seconde Guerre mondiale.

Ford essaya à de nombreuses reprises de se rapprocher de Conrad. En 1924, dès qu'il sut qu'il allait à nouveau pouvoir diriger une revue, à Paris cette fois, il lui écrivit, ce qu'il n'avait jamais cessé de faire – il lui écrivait même du front – pour lui demander un témoignage sur leur collaboration. Cela ne se fit pas.

- 
1. Meyer. (151)
  2. Violet Hunt était une amie de James et James lui fit savoir dans une lettre que leur amitié s'arrêterait là.

Pour le citoyen de l'utopique République des Lettres qu'était Ford, il existait d'une part le travail personnel d'écriture et d'autre part le travail à fournir pour donner à la littérature et aux artistes leur place dans la cité

*That artists should be lowly rated was supportable. But that they should be labelled improductive being the creatures of God who produce entirely out of themselves, with no material aids and no hope of help! (IWN 265)*

En tant qu'éditeur, ce n'est pas par son sens des affaires, on l'aura compris, que Ford a brillé. Il eut – du fait de son mépris pour l'argent – un certain nombre de frictions avec « ses » auteurs, parce que pour lui, la question de l'argent était secondaire : il pensait qu'être édité avait infiniment plus d'importance qu'être rémunéré. L'important est le palmarès éditorial qu'il a laissé en ouvrant les pages de *The English Review* à un choix d'écrivains remarquable. Remarquable aussi, et propre à Ford, le besoin de publier et les jeunes et les écrivains confirmés, de sorte que Thomas Hardy qui avait alors cessé d'écrire des romans voisina avec le jeune D. H. Lawrence<sup>1</sup>. C'était avec plaisir qu'il voyait prendre forme des mouvements artistiques et littéraires, rencontrait Ezra Pound, autre admirateur des troubadours et Wyndham Lewis, moins respectueux de lui qu'Ezra Pound. Fraternité encore et toujours. Ford était de plus très ouvert aux arts plastiques et les débats et expérimentations que menaient les Cubistes, Vorticistes et Futuristes, toujours rassuré par la vitalité et l'insolence de leurs remises en cause.

Ford occupe une place très importante dans l'histoire littéraire de la première moitié du vingtième siècle. Jeune écrivain, il avait pu travailler dans des conditions pour lui idéales, c'est-à-dire au contact d'autres écrivains : Stephen Crane, Henry James, Conrad, tous habitant près de Rye, que H. G. Wells a désignés comme « *a ring of foreign conspirators plotting against British letters*<sup>2</sup> » et Ford participa bien volontiers au complot de faire évoluer le roman anglais. Puis, au moment où se distendaient ses liens avec Conrad,

---

1. « [...] the discovery and promotion of fellow artists was one of [Ford]'s conspicuous achievements. » (Meyer 135)

2. *Return to Yesterday* p. 29.

il rencontra en la personne d'Ezra Pound, poète Vorticiste, un autre amateur distingué des troubadours et de leur langue.

Sans doute diriger une revue était-il le meilleur compromis possible avec l'activité de critique et Ford y déploya des talents prodigieux. Ce « *good editor* » était pour D. H. Lawrence :

[...] *really a fine man, in that he is generous, so understanding, and in that he keeps the doors of his soul open and you may walk in.* (Harvey 549)

Malheureusement, la volonté affichée par Ford de changer l'attitude critique en faisant lire autre chose et en formant ainsi de bons lecteurs n'eut guère d'effets et l'Angleterre qu'il retrouva après la guerre lui sembla ne plus avoir de vie culturelle digne de ce nom, d'où la nécessité de l'exil.

Lorsqu'il put à nouveau présider aux destinées d'une revue, il fréquentait James Joyce dont il publia *Finnegans Wake* dans la rubrique « *Work in Progress* », et T. S. Eliot et Pound bien sûr. Il découvrit Jean Rhys et Hemingway, fréquenta Gertrud Stein. Dans les années trente, son dernier cercle fut formé par ses amis américains : Allen Tate, Caroline Gordon, Robert Penn Warren, Katherine Ann Porter, Harriet Monroe, William Carlos Williams pour lequel il créa une société des amis de William Carlos Williams juste avant de mourir.

Ford n'a pas fait de longues études, n'est pas allé à l'université et encore moins à Eton, comme il aimait pourtant à le dire. Il a été comme immergé dans la culture de trois pays, l'Angleterre, l'Allemagne et la France dans une atmosphère intellectuelle et artistique très animée. Mais il était fasciné – attiré et repoussé – par le gentleman, quintessence du tempérament anglais. *The Good Soldier* illustre bien cette fascination et le nécessaire rejet par Ford, après une longue réflexion, d'une manière d'être qui ne lui convient pas. Par tempérament, Ford était un homme du Sud, quelqu'un chez qui l'émotion était première et qui ne se soustrayait pas aux chocs. En Angleterre, il était comme une personne déplacée et prit la décision de rectifier cette erreur de distribution une fois la guerre finie. Il voulait juste, comme en témoigne *No Enemy*, vivre en

Provence, pays qui lui ressemblait. Pour lui, ce ne serait pas la forêt d’Ardennes, mais les Aliscamps, Beaucaire ou Tarascon<sup>1</sup>.

Sa décision, prise avant la guerre, comme on le comprend à la lecture de *The Good Soldier*, de quitter l’Angleterre était irréversible mais ce ne fut qu’en 1922, le 11 novembre, précisément, qu’il eut les documents nécessaires au départ de Ford Madox Ford pour la France. Jamais Ford ne retourna vivre en Angleterre et il semble qu’il ne le regretta jamais bien que ses conditions de vie soient restées précaires jusqu’à sa mort.

Il n’a jamais été connu en France sinon par les Américains du temps où Paris était une fête. De cette ingratITUDE-là il ne parle pas. Il avait su très tôt se rendre aux États-Unis, pays jeune et énergique, dont il aimait la littérature et où se trouvait, pensait-il, la relève littéraire.

En vint-il à y incarner l’homme de lettres anglais par excellence pour les Américains ? Peut-être. Il est certain que là-bas ses portraits et anecdotes de la vie littéraire anglaise d’avant-guerre étaient très prisées. Lizst avait joué pour lui chez Madox Brown, son parrain était Swinburne et le parrain de sa fille Julie était James Joyce.

Dans les années trente, il partagea son temps entre la Provence et les États-Unis. Ses amis américains, y compris universitaires, veillèrent sur lui et le firent travailler. Il avait très tôt adopté pour devise : « *Animam non caelum mutare* ». La Provence était devenue pour lui un état d’esprit qu’il savait emporter. Dans les années trente, bien loin de sa phase dandy, il trouva plus que jamais nécessaire de cultiver son jardin dans les deux sens de l’expression. Son jardin à lui était un potager.

*Parade’s End*, sa tétralogie sur la grande guerre est le chef-d’œuvre de sa deuxième vie, moins ironique que *The Good Soldier* et extraordinairement émouvant. En dehors des romans qu’il continua à écrire, il publia plusieurs livres autobiographiques d’une grande beauté et formellement novateurs. Après *Return to Yesterday* (1931)

---

1. Les illustrations de Janice Biala pour *Provence* (1935) et *Great Trade Route* (1937) rendent à merveille le sentiment qu’avait Ford d’avoir trouvé en la Provence un refuge et un élan. C’est là qu’il reprenait ses forces avant de réembarquer pour les États-Unis.